



Photo Dragesco.

Damaliscus.

ANTILOPES DES ENVIRONS DU PARC NATIONAL DU « W »

Niger - Haute-Volta

par A. Boy,

Ingénieur des Travaux des Eaux et Forêts.

ANTILOPES DE LOS ALREDEDORES DEL PARQUE NACIONAL DEL « W », NIGER-ALTO VOLTA

El autor describe las costumbres de los antílopes que viven en la región del parque nacional del « W » en Níger y en el Alto Volta. Los antílopes tenece perten a las especies siguientes : Hipotrague, Gran Bubalo y Bubalo Lelwel, Damalisco, Walterbuck, Cob de Buffon, Cob de los juncos, Guib empenachado, Gaeela Rufifrons, Urebio, Cefálojo de Grimm y de costados rojizos.

El autor establece un censo aproximado de los individuos de cada especie y su distribución en el interior de la zona considerada. Acto seguido, procede al estudio de su comportamiento : sociabilidad, fechas de parto, reacciones sensoriales (oído, vista, olfato), movimientos de defensa en relación directa con el hombre y de los animales que viven del merodeo. Acto seguido, el autor recapitula los distintos elementos de la vida de los antílopes en las distintas épocas del año : periodo de los fuegos en la selva, temporada seca sin fuegos, temporada de las lluvias.

Para terminar, el autor estudia las distintas causas de la morbilidad : feras, caza normal y cazadores furtivos, enfermedades.

ANTELOPES IN THE « W » NATIONAL PARK, NIGER AND HAUTE-VOLTA

The author describes the habits of antelopes living in the region of the « W » Park in Niger and Haute-Volta. These antelopes belong to the following species : hippotragus, great bubalis and lelwel bubalis, water-buck, damaliscus, Buffon cob, reed cob, accoutred guib, rufifrons gazelle, oribis, Grimm's cephalophus and red-flanked cephalophus.

An approximate determination is made of the number of beasts of each species, and their distribution in the area in question. There follows a description of their behaviour : sociability, dates of parturition, sensory reactions (hearing, sight, smell) and defence movements when faced with men or predatory animals. The author then gives an account of the various aspects of the life of antelopes at different times of the year : the bush-fire period, the dry season without fires, and the rainy season.

In conclusion, the various causes of mortality are discussed : slaughter by other wild beasts, by hunters and poachers, and death from disease.

Douze espèces ou variétés d'antilopes fréquentent les régions que nous étudions ici. Ce sont :

- | | |
|---|------------------------------|
| 1 - L'Hippotrague..... | <i>Hippotragus equinus</i> |
| 2 - Le Bubale..... | <i>Alcephalus major</i> |
| 3 - Le bubale rouge ou bubale Lelwel..... | <i>Alcephalus Lelwell</i> |
| 4 - Le damalisque..... | <i>Damaliscus Korrigum</i> |
| 5 - Le Watterbuck..... | <i>Cobus Defassa</i> |
| 6 - Le Cob de Buffon..... | <i>Adenota Cob</i> |
| 7 - Le Cob des roseaux.... | <i>Cob redunca</i> |
| 9 - La gazelle Rufifrons ... | <i>gazella rufifrons</i> |
| 10 - L'ourebie..... | <i>ourebia ourebi</i> |
| 11 - Le cephalophe de Grimm..... | <i>Sylvicapra Grimmia</i> |
| 12 - Le cephalophe à flancs roux..... | <i>Cephalophus rufilatus</i> |

Toutes ces espèces sont aptes à la course rapide, vivent uniquement d'herbe, de feuillages et d'écorces, aiment la terre natronée ou magnésienne. Elles ne se défendent de l'homme que par la rapidité de leur fuite, quelquefois le camouflage par mimétisme et des ruses tactiques très simples et rarement agressives. Malgré cette faiblesse relative elles s'accommodent assez bien de son voisinage. Vis-à-vis des lions et autres fauves, elles ne peuvent guère user efficacement que de la fuite accélérée, et, en toute dernière extrémité, de leurs sabots et leurs cornes.

La morphologie spécifique ne semble pas revêtir de caractères discriminatoires spéciaux au peuplement de ce pays. Je n'y ai vu aucune nouveauté systématique. Il n'y a donc pas lieu de s'attarder ici à la description morphologique de ces antilopes, sauf mention éventuelle de quelques traits et mensurations. Comme pour les buffles (1) ces notes de prospection concerneront surtout le dénombrement, la répartition, les mœurs et les habitudes du cheptel antilope de ce pays.

Dans ce domaine d'observation, les douze espèces et variétés se différencient par :

1° un habitat plus ou moins vaste selon :

- a) certaines exclusivités dans l'alimentation
- b) l'aptitude au séjour en terrain humide ou près de l'eau, ou l'inverse

2° des dates de rût et de parturition particulières

3° Le comportement social :

- grégaire ou individuel
 - gréganisme par espèces distinctes
 - gréganisme par sexes
 - gréganisme dans le cadre de la faune en général
- structure interne des troupeaux variant selon les dates considérées
- aptitudes diverses à s'adapter et se défendre en différentes circonstances.

DÉNOMBREMENT

Même avec des moyens cent fois supérieurs à ceux dont j'ai pu disposer, un dénombrement complet et précis des antilopes, est à peu près impossible. Le nombre des troupeaux, les variations d'espèce, l'étendue des aires respectives et leur différence de faciès à des délais très rapprochés les uns des autres, atteignent de tels chiffres et reflètent une telle mobilité, qu'il serait vain d'espérer avoir autre chose que de lointaines approximations dans l'évaluation numérique de ce cheptel.

Très mobiles comme nous le verrons plus loin, les troupeaux laissent rarement à l'observateur une certitude absolument ferme de les identifier sans risque de les confondre entre eux. J'ai tenu pour identifié, tout groupe d'une espèce déterminée qui se présentait à de multiples reprises, avec les mêmes proportions intérieures d'adultes des deux

(1) Cf. « Les Buffles du Pays Courma » — Bois et Forêts des Tropiques, n° 58 (mars-avril 1958).

sexes sur les mêmes terrains, aux mêmes dates saisonnières, et à effectif total toujours égal à peu de chose près. La lecture des traces parachevait ce travail de pointage. Si nous ne tenons compte que de ce que j'ai réellement vu et pointé, nous avons tout du moins l'assurance qu'il existe dans la zone étudiée, le minimum d'antilopes suivant :

Hippotrague, 130 troupeaux de 30 têtes en moyenne	3.900
Cob de Buffon, 50 troupeaux de 40 têtes en moyenne	2.000
Bubales, 73 troupeaux de 20 têtes en moy.	1.460
Gazelles Ruffrons	1.000
Ourebie	1.000
Céphalophe de Grimm.	1.000
Cob Defassa, 45 troupeaux de 20 têtes en moyenne	900
Damalisque, 44 troupeaux de 20 têtes en moyenne	880
Cob Redunca	800
Guib Harnaché	700
Céphalophe rufilatus	500
Soit un cheptel total <i>minimum</i> de....	14.140

Céphalophes, Ourebies gazelles, guibs et cobs redunca sont dénombrés ci-dessus en fonction de la fréquence de leur rencontre par rapport à celle des autres espèces et en fonction de l'étendue réelle des zones qui leur conviennent. Ils ne se groupent jamais à plus de trois ou une demi-douzaine selon leur espèce respective, et se rencontrent la plupart du temps seuls ou par paires. Leur repérage est donc beaucoup plus difficile que celui des autres espèces à la fois de plus haute taille et grégaires. Néanmoins, je ne crois pas avoir péché par exagération au cours de leur dénombrement.

Quel que soit le crédit qu'on voudra bien accorder à ces quelques chiffres, la répartition proportionnelle des espèces dans le cheptel total, est bien celle qu'ils indiquent ensemble.

Cependant, je n'ai pu observer de façon suivie que moins de la moitié des zones habitables aux antilopes. En outre, sur le terrain de poursuite et de

contact une très grande partie échappe toujours à la vue grâce aux accidents de terrain et au couvert végétal.

Dans ces conjonctures on peut donc présumer avoir *au moins* 3 fois plus d'antilopes qu'au tableau ci-dessus : soit un cheptel de 43.000 têtes.

En réalité, je crois fermement qu'il y en a beaucoup plus.

Les antilopes supportent beaucoup mieux que les buffles le voisinage de l'homme. L'agriculteur gourmantché utilise surtout les lits de cours d'eau petits et moyens et tous les fonds. Mais partout où il le peut il laisse des terrains boisés plus ou moins vastes entre ses champs et ceux de ses voisins les plus proches. Même dans les contrées d'exploitation agricole la plus dense, il reste ainsi une sorte de réseau de bandes et taches de brousse vierge qu'utilisent beaucoup d'antilopes tant que l'homme ne leur fait pas une chasse outrancière.

Le facteur aire pâturable ne peut donc intervenir comme pour les buffles, dans l'estimation présomptive de leur nombre et de leurs possibilités de proliération.

Les poids individuels varient de 400 kg pour un très bel hippotrague, à une dizaine pour un céphalophe rouge, en passant par une gradation très progressive d'une espèce à l'autre. Les quantités de fourrage nécessaires à chacune d'elles sont donc très différentes. Il en va de même pour la qualité et la nature des aliments et pour le choix de l'habitat.

Affecter à tout cela une cote de densité au km² ne peut donc être qu'une spéculation mentale sans grande correspondance avec la réalité. Sous ces réserves, on peut cependant retenir à titre purement théorique, le taux de densité de un buffle ou une antilope pour 66 hectares, d'après les données numériques établies plus haut.

Nous ne dépassons pas en cela le cadre de la vraisemblance puisqu'on admet couramment en matière d'élevage qu'un bovin ou un équidé adulte trouve largement sa subsistance annuelle sur 10 hectares de savane boisée hétérogène.

RÉPARTITION

Plus de 87 % de ces antilopes s'adaptent à n'importe quel genre d'habitat fourni par le pays que nous étudions : Hippotrague, bubale, damalisque, ourébie, céphalophe de Grimm.

La gazelle ruffrons ne descend guère au sud de la latitude Fada n'Gourma — Diapaga, sauf en quelques endroits bien précis couverts d'Acacias et à terrain sec (Namounou, Sabarga). J'ai été très étonné d'en trouver une au bord même de la Pendiari vers Gouani.

Céphalophe rouge et guib harnaché ne s'intéressent qu'aux galeries forestières des marigots. En outre, ils partagent avec le Watterbuck ou Cob

defassa, un goût très exclusivement prononcé pour les points d'eau bien fournis.

Le cob de Buffon ne vit qu'auprès de la Pendiari, de la Mékrou et sur la moitié aval de l'Arly, du Singou et de la Kompiembiga.

Le cob redunca ou cob des roseaux, se situe entre l'ensemble des 5 dernières espèces nommées, et les 87 % adaptables à tous terrains, par le choix de son habitat. Il a un attrait bien prononcé pour les terrains herbus et frais, mais on le trouve aussi bien en marge et loin des vallées de marigot. La Tapoa le garde en aussi belle forme que la Pendiari ou la Mékrou.



Les 2/3 de ces antilopes sont grégaires. Le reste vit par tempérament spécifique, isolé individuellement, ou par ménage : céphalophes des 2 variétés cob *redunca*, Guib, ourébi, voire aussi gazelle, rufifrons. Une coïncidence bizarre veut ainsi que les antilopes grégaires dépassent, à l'âge adulte, le poids individuel de 50 kgs et la taille de 80 cm au garrot : cob de Buffon, Watterbuck, damalisque, bubales, hippotrague.

Les mâles adultes ne dépassent pas en effectif 1/4 du cheptel grégaire, et 1/3 des non-grégaires, semble-t-il.

Dans les troupeaux on relève à vue la plupart du temps un bon tiers de jeunes nés dans l'année. Ils comptent pour 40 % de l'effectif chez les non-grégaires.

Le *céphalophe rufilatus*, ou céphalophe à flancs roux, vit presque uniquement dans les galeries de *Cola laurifolia*, *Morellia*... etc., denses et humides des marigots à eau permanente. L'adulte va seul ou par couples bisexués. Le couple ou le solitaire se tiennent généralement à plusieurs km du plus proche congénère de même âge. Sa petite taille (40 cm au garrot), sa marche nez à terre très silencieuse et furtive, son isolement même, rendent sa détection plus difficile que pour n'importe quelle autre antilope. Le cri lui-même est très discret : toux d'une seule émission de voix très brève et sifflante, audible à 15 ou 20 mètres au plus en atmosphère très calme.

La Tapoa en abrite peu. Presque tous vivent vers la Pendiari, la Mékrou, la totalité de l'Arly, du Singou, de la Kompiembiga, du Koghotiari, et tous ceux de leurs affluents qui garantissent à la fois couvert humide dense, et eau permanente. Ils se voient plus fréquemment dans les parages les moins courus par les hommes : haut et moyen Singou et ses affluents, par exemple. Toutefois on en trouve assez couramment sur des marigots comme celui de Bonkongou en lisière des cultures indigènes, tant que l'eau et la galerie s'y maintiennent en forme et volume suffisants. Il est probable que la proximité des Africains ne le gêne guère : celui-ci la considère comme animal tabou, toujours très difficile à tirer, et capable de renvoyer au chasseur son projectile.

Le *cob de Buffon*, vient très près du céphalophe à flancs roux dans une classification par exigüité et

De haut en bas.

Hippotrague dans la région de l'Arly.

Photo Boy.

Cobs de Buffon.

Photo Boy.

Bubate dans le Parc National de Bouma - Côte-d'Ivoire

Photo Blanc.

Alcephalus Lelwel (Bubalc) dans le Parc Saint-Floris — République Centrafricaine.

Photo Cabaille.



spécialisation de l'habitat utilisé. Il se cantonne dans les plaines non arborées de la Pendiari et des plus grands cours d'eau, à pâturage frais, abreuvoirs abondants et visibilité très dégagée. Il met à profit les boisements qui bordent immédiatement les plaines pour dormir à l'abri du soleil et éviter l'homme si besoin est, mais passe la plus grande partie de sa vie sur les prairies, en troupes qui atteignent souvent une cinquantaine d'individus. Les mares de la plaine qu'ils apprécient beaucoup plus que la rivière centrale comme abreuvoir, sises en contrebas du niveau supérieur des herbages ou du niveau général du sol, restent souvent peu visibles grâce à leurs haies de mimosa chrysoarpa et de morellia de 1 à 2 mètres de hauteur et très serrées.

Finalement, ce territoire ne porte de cobs de Buffon que sur l'aire du céphalophe à flancs roux. Il n'y en a pas sur la Tapoa.

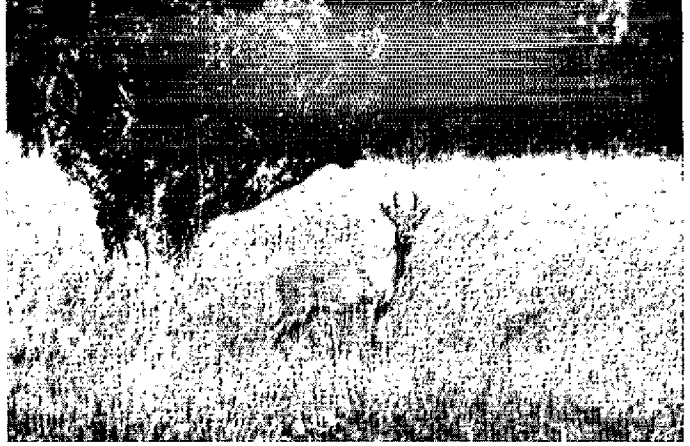
Cette aire géographique ne totalise pas plus de 2.000 km².

Le Watterbuck ou Cob Defassa et le guib harnaché sont beaucoup moins exclusifs que les deux espèces précédentes dans le choix de leur habitat.

Le guib marque une préférence très nette pour les abords de marigot ou de fond, bien fournis en herbages denses et en couvert arboré. La quantité d'eau permanente peut y être minime. La nature des essences végétales aussi : on trouve du guib sur la Tapoa et le Boudiri (ou Diamangou) aussi bien que sur les marigots du sud.

Il peut aller pâturer loin des fonds qu'il habite, sur les plateaux. Il vit le plus souvent par couples ou même trios ne comportant qu'un mâle et rarement seul : dans un groupe le nombre des adultes ne dépasse pas trois. Ces groupes vivent territorialement beaucoup plus rapprochés les uns des autres que les groupes de céphalophes à flancs roux.

Le watterbuck utilise à peu près la même technique, dans le choix de ses terrains : un attachement de longue durée à une série de points d'eau et pâturages frais assez conséquents. Il les lui faut mieux pourvus qu'au guib. Les flats à Cobs de Buffon et leurs abords bien couverts et frais paraissent lui convenir au 1^{er} chef. Il a cependant une tendance très nette à des pérégrinations beaucoup



De haut en bas.

Cob des roseaux dans le Parc Saint-Floris — République Centrafricaine.

Photo Cabaille.

Céphalophe de Grimm.

Photo Boy.

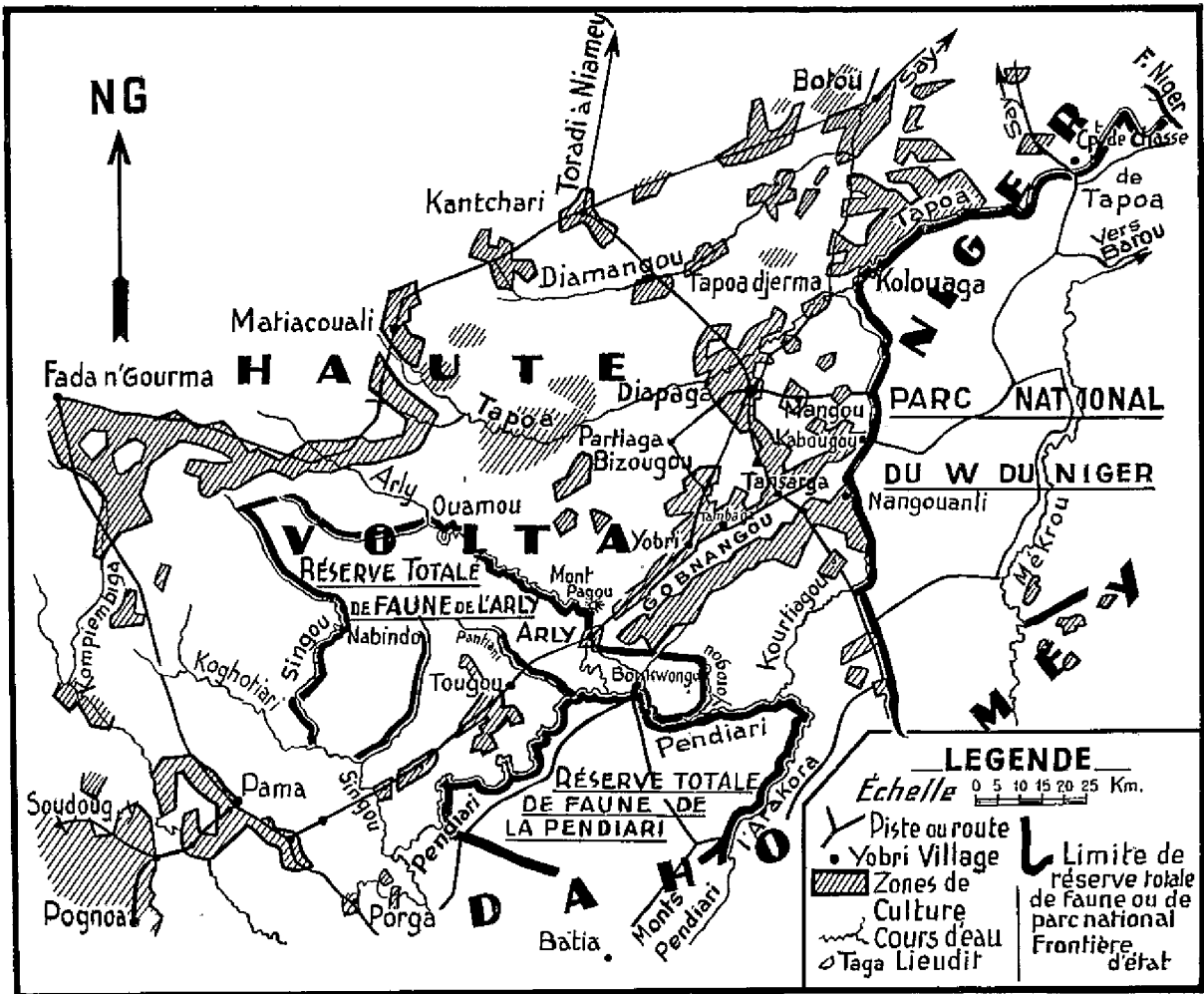
Femelle de Cob Defassa dans le Parc Saint-Floris — République Centrafricaine.

Photo Cabaille.

Céphalophe rufitatus.

Photo Boy.





plus importantes que les espèces précédentes. Son itinéraire journalier tient normalement un axe de 6 km au moins à partir du point d'eau. Il lui arrive même souvent d'aller dormir ou errer dans les massifs rocheux du voisinage. En un mot les fonds humides lui servent surtout de base mais il pratique à partir d'eux des aires nettement plus vastes que celles des guibs, céphalophes à flancs roux, et cobs de Buffon.

Ce trait de caractère le situe à vrai dire, à mi-chemin entre les antilopes vraiment spécialisés dans une sorte d'habitat, et les autres adaptables à tous terrains. Quatre fois moins nombreux que les autres spécialistes d'endroit humides, ils se rencontrent cependant sur toute l'étendue du pays, Tapoa comprise, et le plus souvent par bandes de 6 à 10 adultes des 2 sexes, ou unisexués suivant l'époque. Ces troupes peuvent compter jusqu'à 20 individus adultes. Sans être rare, la vie solitaire n'entre pas dans leurs normes habituelles.

Le cob *redunca* ou cob des roseaux utilise par convenance naturelle les mêmes terrains que le watterbuck à peu de chose près. On lui remarque cependant un goût plus prononcé pour les herbages

peu fournis en arbres, même secs, mais en plaine ou en fond de vallée. Il s'accommode assez bien des boisements clairs de savane pour aller habituellement paître et errer à d'aussi longues distances du point d'eau de base que les watterbucks.

Il vit seul, mais le plus souvent par couples. Il arrive quelquefois sur la Pendiari qu'il forme des attroupements beaucoup plus nombreux et se mouvant ensemble. Son aire de dispersion dans ce pays est aussi vaste que celle du watterbuck.

Toutes les autres espèces d'antilopes du pays passent la majeure partie de leur temps hors des abords de l'eau, en terrains plus ou moins secs et de couverture végétale très diversement constituée. Leur aire de parcours tient tout le territoire.

Evidemment, l'exclusivisme des goûts dans le choix des abreuvoirs et des parcours, se nuance fortement sous l'effet des feux de brousse périodiques ou accidentels, des événements climatiques et humains locaux. Dans leurs grandes lignes, ceux-ci provoquent de la part des antilopes des réactions identiques à celles des buffles. Nous en reparlerons plus loin en détail.

SOCIABILITÉ

Les espèces non-grégaires paraissent monogames. Ourebie, redunca, guib et, surtout, gazelles se rencontrent assez souvent en ménage bigame. Chez la gazelle on ne peut absolument pas dire qu'elle ne soit pas polygame.

Céphalophes et ourebies ne voisinent pas étroitement (et se mélangent encore moins) avec les autres espèces, habiteraient-ils incidemment les mêmes parages. En captivité, l'ourebie a d'ailleurs la réputation bien établie d'être parfaitement insociable à tout mâle de son espèce et à tous les individus d'espèce étrangère. Il les tue ou les blesse facilement de ses deux dagues effilées et longues de 8 à 11 cm.

En 1952, j'ai abattu près de la Pendiari, un très vieux redunca porteur au bas des côtes du flanc gauche d'une mèche de pus de 1 cm de diamètre et de 10 de longueur : probablement le résultat d'un coup de corne d'ourebie. Le coup était venu effleurer tout juste le périoloine, porté de bas en haut et latéralement.

Jamais non plus je n'ai vu deux mâles de guib de même âge ensemble, ni de guibs d'aucun des deux sexes mélangés à une autre espèce, ou la cotoyant étroitement et de manière suivie.

L'insociabilité est beaucoup moins marquée chez la gazelle et surtout le redunca. Le plus souvent isolé des autres espèces et allant seul ou par ménages, le redunca se rapproche beaucoup des autres antilopes sur les grands pâturages communs. Il se mêle

alors aux hippotragues, bubales, cobs de buffon et damalisques et entre dans leurs mouvements d'ensemble profitant ainsi d'une tactique locale et interspécifique de défense vis-à-vis de chasseurs ou autres voisins dangereux. On relève assez souvent ce phénomène dans la plaine de Bonkongou, le long de la piste carrossable.

La gazelle marche et pait souvent côte à côte avec des animaux domestiques.

On aperçoit couramment des femelles de guib, d'ourebie et de gazelles accompagnées de leurs petits. De même pour le redunca et le Watterbuck. Par contre, j'ai très rarement vu des petits de céphalophe, et ne pouvais guère connaître leur présence que par la trace. Les bergers peuls en capturent assez souvent, toutefois. Là n'est pas la seule particularité des céphalophes. Tout se passe souvent, chez eux, comme si le danger du voisinage de l'homme comptait moins que le principe de l'isolement territorial, de l'usage exclusif pour un individu ou un ménage de tel coin de pays. On rencontre ainsi aux abords même du village de Diapaga où pourtant l'afflux de fusils a éloigné ou fait disparaître des troupeaux de pintades ou d'autres animaux sauvages que j'y connaissais dans ma 1^{re} année de séjour, des céphalophes et des ourebies isolés. Ils pratiquent toujours les mêmes buissons et les mêmes champs depuis cinq ans et arrivent à éviter les coups des hommes.

Près d'Arly et sur la Bonkongou et le Pantiani,



Photo Boy.

Cobs de Buffon et Defassa, dans la vallée de la Mékrou.

j'ai connu d'autres individus de mêmes espèces et même caractère.

Un de leurs coins typiques est le bouquet de colas qui flanque le côté Est de la route de Bonkougou, à un kilomètre environ du campement de chasse d'Arly, juste avant le ravin aux bambous. Et si par hasard l'hôte d'un de ces gîtes se fait tuer ou meurt, un autre individu ou un autre ménage de même espèce et variété ne manquera pas de venir l'y remplacer dans d'assez brefs délais et s'y comporter de la même façon, utilisant la même « circonscription » que ses prédécesseurs.

On peut discerner une identité lointaine, chez les antilopes grégaires de tous ordres, dans le fait que pour une espèce et des circonstances déterminées, le troupeau ne dépasse pas un maximum d'effectifs. Le moment du rut par exemple paraît donner à chaque mâle un nombre sensiblement égal de femelles. Quel que soit le terrain et quel que soit d'autre part le nombre d'individus de la même espèce qu'il abrite côte à côte, pour une même période ou activité (transhumance, allaitement... etc.) tout se passe comme si un effectif maximum et même une moyenne étaient assignés à chaque harde. Chez les espèces grégaires, encore, les individus refoulés du troupeau, s'accommodent encore moins facilement et moins longtemps que les solitaires buffles. Ils essaient presque toujours de rentrer au plus vite dans le troupeau d'origine, ou reviennent tout au moins prendre très souvent contact avec lui. Les mâles sont les plus coutumiers de ce fait, par suite de la concurrence sexuelle, mais beaucoup de femelles suivies depuis peu de temps le pratiquent aussi.

Le gros d'un troupeau consiste en général en femelles et jeunes, surtout au moment du rut, ou même de l'allaitement qui peut exclure totalement les mâles qui, suivant l'espèce et la période considérée, s'en vont alors isolément ou par paires ou trios, ou encore forment de vrais troupeaux unisexués (Watterbucks, Cobs de Buffon).

Autrement dit un troupeau est un élément bien moins stable qu'il n'y paraît à première vue. La répartition interne des sexes et des âges peut y varier beaucoup suivant l'état physiologique de ses membres, et, par conséquent jusque dans les limites d'une journée de 24 heures, Bubales, damalisques et watterbucks abandonnant leurs petits non sevrés ou sevrés depuis peu, dans un coin de brousse pour aller boire ailleurs. En période de lutte, les hippotragues mâles errent souvent isolés dans la journée, pour rejoindre leur troupeau la nuit. Le troupeau doit cependant être considéré comme une sorte d'unité relativement constante puisque de toutes façons le noyau essentiel de femelles et jeunes sert toujours de centre à un nombre limité d'individus évoluant ensemble. Les troupeaux de bubales et d'hippotragues identifiés, dont j'ai pu le mieux suivre l'évolution sur plusieurs années, ne comportaient jamais plus de 20 à 30 individus environ, quel

qu'il ait été leur effectif relevé à la 1^{re} rencontre. Les naissances annuelles paraissent donner d'autres unités grégaires plutôt que grossir celle dont elles sont issues au moins à partir d'une certaine limite numérique.

Les femelles de cob de Buffon restent constamment avec leurs petits en troupeau. Si quelqu'une s'écarte, le faon ne quitte pas le grand rassemblement à peu d'exceptions près.

A période fixe les mâles de cob de Buffon et de Watterbuck forment des troupeaux unisexués de 10 à 20 individus, quelquefois une trentaine chez les cobs de Buffon. On note cette différenciation, surtout aux heures de repos, en milieu de la journée : les bandes de femelles et jeunes quittent le pâturage, séparées des bandes de mâles qui les y voisinaient, pour aller s'abriter de la chaleur sous les bois d'angoeissus, et autres grandes essences forestières qui bordent le haut des flats. Les mâles restent bien à l'écart. Cela se produit en saison fraîche : janvier et février mais en plusieurs épisodes coupés de stages de 2 ou 3 jours où, de nouveau, femelles et mâles vivent ensemble dans un troupeau unique.

Les bandes femelles et jeunes comptent, au lieu de repos diurne, de 15 à 30 têtes. Au pâturage, ces bandes se regroupent à 2 ou 3 ensemble.

Chez les watterbucks, où l'on remarque périodiquement les mêmes séparations de sexe le troupeau de mâles dépasse rarement de beaucoup la demi-douzaine de têtes mais peut atteindre la vingtaine. J'ai vu ces hardes unisexuées en janvier, autour du 15 mai et en novembre. De nombreuses femelles cependant vivent seules, ou à deux, accompagnées de leur petit, plusieurs semaines durant et dans des coins bien déterminés au lieu de s'intégrer à la bande des autres femelles. Il en est deux ainsi, à 1 km 500 en amont du village d'Arly sur la rive gauche, qui tiennent chaque année les mêmes parages en novembre-décembre et même plus tard.

Ce phénomène précède et accompagne les dates de rut et de lutte entre mâles. Dès qu'il se manifeste on voit en effet 1 à 3 mâles accompagner plus ou moins régulièrement la harde de femelles à certaines heures. Chez les cobs de Buffon, le harem d'un mâle est de 7 à 8 femelles en moyenne.

Les watterbucks mettent bas vers octobre-novembre, et aussi fin avril et mai quelquefois.

Il se pourrait fort bien, en outre, que la séparation des sexes en troupeaux distincts, tienne, au moment de l'allaitement, à des nécessités spéciales d'alimentation pour les femelles et les petits.

Chez les autres espèces grégaires, il arrive souvent que l'on trouve aussi des troupeaux constitués uniquement de femelles et de jeunes. Ceci paraît dû plutôt, à la chasse intense faite par l'homme aux mâles. La réglementation actuelle protège intégralement presque toutes les femelles et les jeunes. La vie grégaire ne supprime pas un certain sens individuel de la sécurité : tel ce vieil hippotrague

du troupeau qui gîte la plupart du temps à 6 km environ à l'E. N. E. d'Arly, au pied de la falaise. De jour il va loin du troupeau, de l'autre côté de la montagne, vers le sud en bordure de la réserve. Pendant toute la saison de chasse : il revient de nuit quelquefois voir sa harde. Il n'y rentre pour une longue période et une présence quotidienne, que si la chasse est fermée. Tous les habitants d'Arly le connaissent bien, et il n'est pas le seul exemple de ce genre.

Toutefois, la similitude avec les cobs de Buffon et les Watterbucks, se borne la plupart du temps, chez l'hippotrague, les bubales et les damalisques, au rassemblement exclusif de femelles et jeunes. Les mâles refoulés constituent rarement des hardes spéciales et vont plutôt individuellement. Mais il arrive qu'ils en forment.

L'hippotrague mâle se montre très hargneux vis-à-vis de ses pareils au moment de la lutte et leur livre des combats souvent mortels. Il utilise entre autres lieux propices, l'abreuvoir. J'ai vu un de ces combats en plein midi près du Pantiani. Un vieux mâle en a surpris un autre à boire dans une mare, empêtré par la boue du fond. Il l'a chargé très brutalement et lui a fiché ses cornes dans les flancs. Le blessé bramait très fort.

Il est néanmoins sorti très vite de l'eau à la poursuite de son agresseur. A Arly, dans les mêmes circonstances et à la même époque deux hippotragues se battaient à 800 m du village après avoir bu à midi, à la rivière. L'un a porté un tel coup de corne à l'autre que des bouts de poumon sortaient de la blessure et qu'il en est mort.

Vers Nabindo deux vieux mâles d'un troupeau de 8 Watterbucks se ruiaient de toutes leurs forces l'un sur l'autre, vers 10 heures du matin. Ils y mettaient une telle ardeur qu'ils n'avaient pas vu un gros lion en chasse à 20 m derrière eux, bien que le terrain fût très dégagé. Ici aussi la bataille avait lieu près de l'abreuvoir.

On relève de nombreuses traces de batailles de ce genre qui bouleversent tout le sol près des « salines ». Mais alors le combat se passe le plus souvent de nuit et en présence du troupeau de femelles.

Il est donc assez normal que les mâles de ces dernières espèces se mettent fort peu en harde.

En temps normal quand la ségrégation des mâles n'intervient pas, la journée passe ordinairement à dormir à couvert aux heures les plus chaudes, de 10 heures à 15 heures. Les troupeaux et les antilopes isolées passent le reste du temps à paître et se promener sauf un temps de sommeil la nuit, par unités grégaires ou individus topographiquement bien séparés, dès que le terrain le permet, c'est-à-dire la plupart du temps. Le terrain de pâture est en effet très vaste par opposition aux deux autres lieux d'attraction habituels : l'abreuvoir et le lieu de repos. Mais il arrive aux périodes de grande sécheresse que les seuls herbages disponibles pour une très grande zone, se restreignent étroitement

aux environs immédiats des points d'eau. Watterbucks, cobs de Buffon, bubales et damalisques peuvent s'y cotoyer alors de manière à former un seul troupeau relativement homogène, en ce qui concerne la défense collective du moins, et pour la circonstance seulement.

Des cobs *redunca* s'y mêlent quelquefois.

L'hippotrague voisine avec le gros bloc grégaire de ces lieux mais ne s'y mêle pas s'il est lui-même, en troupeau.

Quand, dans certaines espèces, c'est l'époque de la ségrégation des mâles, celle-ci reste effective même à l'intérieur de cette formation en troupeau pour pâturages exigus partagés entre plusieurs espèces.

Les troupeaux d'espèces à grand rayon de déplacement journalier, hippotragues, bubales, damalisques, ne fréquentent généralement les abords d'abreuvoir qu'aux crépuscules du soir et du matin à une ou deux heures près. Cette heure varie surtout suivant les espèces qui semblent vouloir plutôt s'y succéder que s'y trouver ensemble.

Les damalisques quittent l'abreuvoir vers l'aurore, après une brève visite faite à partir de leur pâturage.

Hippotragues et bubales sont à peine plus tardifs d'une heure, mais ils viennent aussi souvent, vers 17 heures ou un peu plus tard aux mares.

Les cobs de Buffon, Watterbucks, *reduncas* passent souvent la plus grande partie de leur journée près de l'eau, servis par la proximité habituelle de leur remise et de leurs pâturages d'élection. Les Watterbucks, cependant, s'ils pratiquent un assez long périple dans la journée, observent pour l'abreuvoir le même horaire à peu près, que les hippotragues et les bubales.

La nuit, quand les pâturages environnants sont très appauvris et que la chaleur est par trop forte (l'un corrobore souvent l'autre), les trois plus grandes espèces peuvent passer de longues heures près de l'eau, même si le pays est chassé.

Les bubales et damalisques surtout, mais les hippotragues un peu aussi, sont réputés parmi les chasseurs indigènes, ne boire que tous les deux ou trois jours en décembre et jusqu'en début janvier. Peut-être est-ce vrai. Peut-être aussi vont-ils boire ailleurs, aidés pour parcourir de grands trajets par la présence, un peu partout, de fourrage assez frais.

C'est surtout à ces époques-là, qu'ils aiment bien se rouler dans la boue comme des phacochères ou des buffles.

Toutes ces antilopes font leur plus gros repas semble-t-il de l'avant-dernière heure de jour, à la deuxième ou troisième de nuit, puis vers l'aube et jusqu'à 9 ou 10 heures du matin. Encore une fois, ces horaires sont très susceptibles de variations selon la sécheresse ou la chaleur atmosphérique et selon l'espèce considérée.

De la deuxième heure de nuit approximative-



Cob Defassa.

Photo Dragesco.

A proximité des hommes cependant, dès qu'il s'agit de pâturer dans les récoltes, les antilopes opèrent de préférence la nuit et jusque vers 7 heures du matin.

Il arrive souvent que les antilopes des plus grandes espèces viennent boire en plein midi, de manière plus ou moins furtive suivant la proximité de l'homme: au moment de la plus grande sécheresse ou de la plus grande insolation, de la raréfaction maximum des pâturages et abreuvoirs, s'ils se conjuguent aux fatigues de l'allaitement ou du rut. Pour les femelles en gestation, le regain vert produit par les feux ne suffit probablement pas à empêcher la soif que provoque l'aspiration des cendres répandues partout et qui portées par le vent dessèchent les muqueuses du nez et de la gorge.

Quand les antilopes vont boire ainsi à mi-journée, la dépression physique générale les maintient assez près des points d'eau, la plus grande partie du temps.

Il est bien connu que les plus beaux ensembles de grande faune sauvage se sont réfugiés dans le fief de la tsé-tsé, seul endroit devant lequel s'arrête l'envahissement de l'homme. Cela ne signifie cependant pas que les antilopes s'accommodent facilement des mouches que l'hivernage fait pulluler partout. Au moment de plus grande vitalité de celles-ci, les antilopes ne viennent passer dans les fonds que le temps strictement nécessaire pour boire ou manger. Sitôt après elles regagnent les crêtes de terrain et, s'il s'en trouve, les endroits incendiés. On peut facilement à cette époque-là, surprendre à moins de 30 m, un hippotrague, ou même un buffle, trop occupés à chasser les mouches pour s'apercevoir de l'approche du danger. Les nuages d'insectes les abrutissent complètement. La bête s'arrête tous les trois ou quatre pas pour balayer ses flancs de coups de tête et de queue forcenés. L'avènement des feux est donc chose salutaire pour les antilopes: elle leur redonne l'entière disponibilité de leurs sens et de leur instinct de conservation et, en outre supprime dans les insectes de nombreux agents de maladies.

Les habitudes sociales que je viens de décrire, n'ont pour cadre que la saison sèche. Tout au long de l'année, les antilopes se scindent en troupeaux bien distincts comme pendant la saison sèche. Chaque troupeau parcourt une zone bien à lui, mais de profil plus ou moins compliqué et net, selon sa richesse en aliments et en autres animaux. L'hivernage amène toujours la surabondance d'abreuvoirs et de pâturages frais. Il apporte aussi une grande paix en cantonnant les hommes chez eux. Les her-

ment et jusqu'aux approches de l'aube, les antilopes mangent apparemment fort peu, et se tiennent tranquilles, occupées à dormir et écouter les bruits de la nuit. Car c'est l'heure favorite de chasse pour les fauves. J'ai beaucoup circulé de nuit et dormi en brousse dans l'équipement le plus rudimentaire, seul ou, le plus souvent en compagnie d'un seul autre homme. On peut ainsi enregistrer une grande partie de la vie de la brousse environnante, car la nuit les moindres bruits portent très loin. Or, serait-ce par un de ces grands clairs de lune, si lumineux dans ce pays, où l'on voit jusqu'à plus de 30 m en terrain dégagé, je n'ai jamais trouvé de troupeau d'antilopes en train de paître après la 2^e heure de nuit (en pleine saison sèche s'entend).

Dans leurs flats en particulier, les cobs de Buffon battent le rappel jusque vers cette heure-là, puis, à part un cri d'alerte de temps en temps, se taisent jusque vers le matin et ne bougent guère plus. On n'entend plus que les fauves et les éléphants, s'il y en a.

Les autres espèces, ou font de même, ou se promènent fort loin des endroits frais à chercher les femelles, feinter les fauves, ou dorment sur de lointains terrains secs où l'homme ne fait pas étape et où les fauves vont peu, faute d'être assurés d'assez nombreuses occasions de chasse facile.

Hippotrague.

Photo Dragesco.

bivores sauvages récupèrent à cette saison un terrain immense qui leur donne toute latitude pour fuir toutes les promiscuités qui ne leur plaisent pas. Il s'en suit une démarcation plus nette des groupes, celle de leurs territoires respectifs s'avérant d'un coup plus facile.

Si l'on peut parler de « zones » pour les antilopes, comme pour les buffles, il n'est pas possible par contre de les voir utiliser des « itinéraires » réguliers. A quelque époque de l'année que ce soit, l'antilope ne s'astreint pas à des cheminement très précis. La structure interne du troupeau varie beaucoup au long d'une seule saison. Ses guides changent donc, et, avec eux les lieux et procédés d'activité. Quand les mâles sont présents au troupeau, le plus ancien ou le plus fort mène la bande, en général.

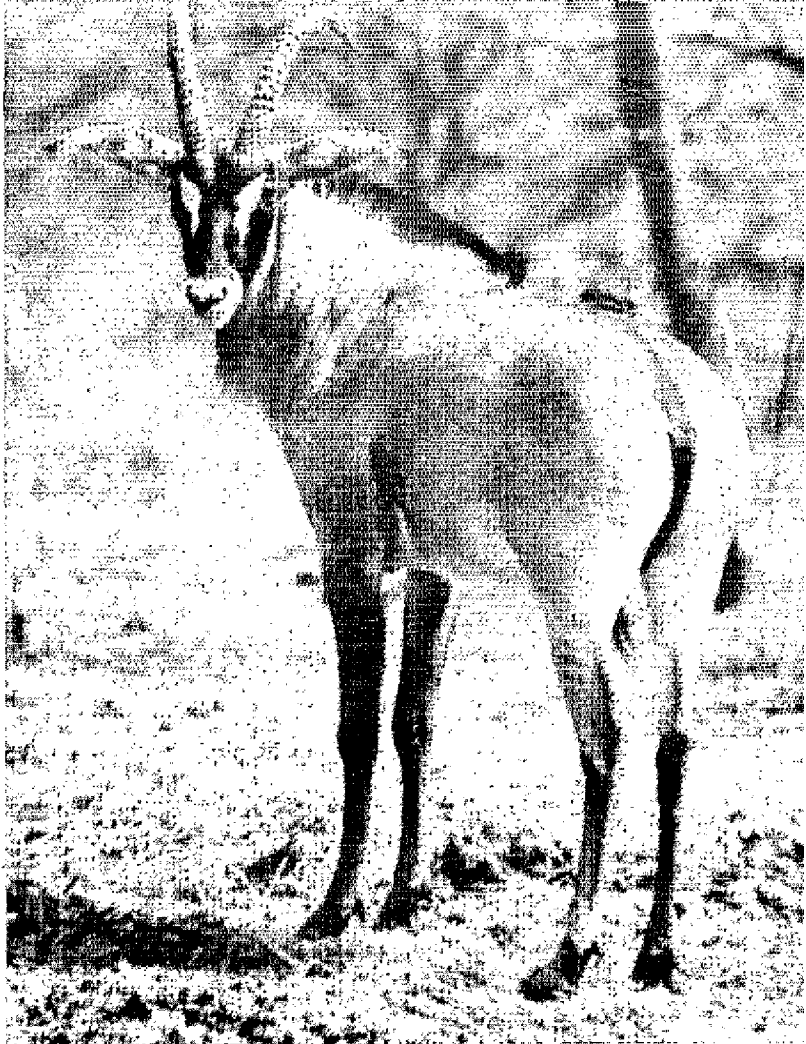
Les bandes de jeunes et femelles manquent souvent de cohésion et de cette sorte de « discipline » qui régit les troupeaux de buffles. Chez les cobs de Buffon, des femelles laissent assez souvent leurs petits à leurs compagnes pour aller errer dans les alentours. Souvent 3 ou 4 femelles conduisent une dizaine de petits ou davantage, du pâturage au lieu de repos. Le chemin n'en est pas long, il est vrai, car ce cob est très sédentaire, et ses parcours quotidiens ne dépassent pas axialement 3 ou 4 km en moyenne.

Mais bubales, damalisques et Watterbucks, rassemblent aussi leurs petits dans un coin de brousse et les y abandonnent pour aller boire sans eux. Les petits ne restent d'ailleurs pas en place et se mettent à errer. Certains s'égarèrent, les damalisques et les bubales surtout. On rencontre ainsi de très jeunes faons complètement isolés. Ce désordre ne tient donc pas, comme pourrait le laisser croire le cas des cobs de Buffon, à la simplicité du parcours journalier, ni à un certain sentiment de sécurité qui en découlerait pour ses hôtes. L'antilope est foncièrement instable et même fantaisiste.

Il ne peut en résulter ainsi sur le terrain qu'un manque d'assiduité à un itinéraire quotidien.

Inoffensifs, souvent volumineux et toujours très vulnérables, ces animaux sont de tous leurs voisins sauvages d'autres espèces, les plus chassés par l'homme. Même si leur tempérament naturel ne les portait pas à l'irrégularité de comportement que je viens de signaler, ces poursuites effrénées de l'homme l'y obligeraient.

Le plus petit élément d'analyse de leurs mouvements d'ensemble habituels, qu'on puisse isoler est donc la « zone » : 20 à 60 km², souvent plus, sans définition topographique absolument exacte, à l'intérieur desquels se déroule toute l'activité d'un



groupe pendant une période qui peut varier de 2 ou 3 semaines à 2 ou 3 mois. Le refuge de repos les retient beaucoup plus longtemps et régulièrement que tel abreuvoir ou tel pâturage, s'il est bien défendu par la forme du terrain et de bons couverts végétaux.

Les hippotragues et les bubales qu'on rencontre sur la route entre Sabarga et Arly s'abritent constamment dans le dernier retrait de falaise avant Arly. Ils y cantonnent même pendant la plus grande affluence de chasseurs. Des couverts d'herbe et d'arbres denses les y dissimulent à la vue des tireurs. L'eau et les pâturages abondent en toute saison à moins de 6 km de leur retraite au sud comme au nord, grâce à la rivière Arly toute proche.

Dans le Sud-Est de la réserve d'Arly, les bubales et les hippotragues qui paissent tantôt près de la borne géographique de Bonkongou, tantôt dans le Nord-Ouest du campement Toby, reviennent très régulièrement en saison sèche, sur la zone qui sépare les sources du Yorogou de celles de l'affluent Est de la Bonkoukou, pour s'y remiser. Mais ici nous sommes en réserve totale.

Vers le Parc National du « W », il en est de même : Les damalisques qui passent au dernier bowal, à l'ouest de la route juste avant la bifurcation Bonga-Kabougou quand on vient de Diapaga,

pratiquent toute la saison sèche un lieu de repos situé sur Kouanghanga.

Parmi les événements naturels qui, pour toutes les espèces d'antilopes, provoquent à coup sûr de grands déplacements et offrent une attirance incontestable, il faut encore noter :

— la maturité des récoltes de mil ; maïs... etc., (ou même leurs premières jeunes pousses), établies sous le couvert des grandes herbes denses. L'homme, à ce moment-là, ne peut que piéger. Le tir est quasi impossible ; l'approche silencieuse, aussi ;

— la maturité d'espèces sauvages végétales très goûtées comme les balanites *aegytiaca* savoureux et dépuratifs, certains acacias..., etc. ;

— les affleurements de sels minéraux. A la saison des pluies et ses approches, ou près de points d'eau permanents et bien fournis, ils occasionnent de très beaux rassemblements d'antilopes. Plus de 100 hippotragues par exemple, sont restés ensemble à environ 1 km 500, à l'ouest du campement de chasse d'Arly, pour y lécher la terre vers fin mai 1955. Tous les herbivores visitent régulièrement ces fondrières ;

— le regain vert qui apparaît au pied des touffes de chaume ou à même la terre rase, dans la 1^{re} semaine après une pluie ou un feu de brousse.

Les antilopes entretiennent des relations de bon voisinage, très marquées, avec d'autres herbivores de toutes tailles, et même avec les oiseaux en général. Elles agissent de même avec tout ce qui n'est pas prédateur de gros format, les singes, par exemple. Ce mode de comportement ne leur est pas particulièrement spécial. Tant qu'une bête de brousse n'a pas à craindre de manière très précise le voisinage d'une autre bête ou d'une autre espèce, elle le supporte et l'utilise. Elles y mettent toutes cependant quelque nuance, suivant leur propre espèce et suivant l'espèce étrangère considérée.

L'antilope paraît rester assez à l'écart des buffles et des éléphants. A ne parler que des premiers je n'ai vu qu'une seule fois en plein jour un troupeau d'hippotragues dormir près d'un grand troupeau de buffles. Les voisinages que j'ai constatés ailleurs entre grandes antilopes et buffles, étaient du domaine très provisoire du croisement de routes de pâturages ou d'abreuvoir et ne duraient que quelques instants. En tous cas leurs heures d'abreuvoir sont nettement distinctes. Ils ne vont pas boire simultanément au même point d'eau.

Elles tiennent grand compte de la présence des singes, surtout des cynocéphales qui forment des bandes de 50 à 150 individus. Elles restent toujours à une centaine de mètres d'eux si elles utilisent pour un long délai le même terrain, mais marquent une très grande attention au moindre de leurs signaux d'alerte.

L'hippopotame paraît n'avoir aucune relation avec elles. Ses mares et biefs de rivière attirent fort peu les antilopes. Celles-ci boivent plutôt aux points d'eau de moindre importance mais d'où la

visibilité est meilleure, points d'eau accessoires qui ne manquent jamais aux abords de gîtes à hippopotames. La rencontre de ces deux espèces sur les salines surtout de nuit, reste cependant fort possible. Le mélange de leurs traces sur ces lieux en fait foi.

Le phacochère est très nettement le voisin et le commensal le mieux toléré des antilopes. Il s'insinue isolé ou en groupes de peu d'importance dans n'importe quel troupeau et reste des heures à paître avec lui.

La gazelle, nous l'avons déjà signalé ailleurs, peut se mêler aux chèvres et moutons en train de paître.

Les liaisons avec les oiseaux sont plus nombreuses et, quelquefois beaucoup plus étroites, relèvent de la symbiose ou du parasitisme.

A certaines saisons les mares de tout ordre d'importance pullulent d'oiseaux de marais : canards, oies, sarcelles, alcyons, échassiers de tous ordres, vanneaux et chevaliers qui fréquentent aussi les terrains secs... etc. Pintades et francolins abondent à peu près partout. La liste des espèces aviaires locales est trop longue pour la citer ici. Or, presque tous ses éléments ont ou peuvent avoir une assez grosse importance vis-à-vis des antilopes.

Les hérons garde-bœufs (*Bubulcus ibis*) se mêlent en bandes aux hardes d'antilopes comme à celles de tous les autres herbivores, et se perchent même dessus. Mais ils ne le font guère qu'en terrain frais, et ne les accompagnent pas sur les hauteurs arides.

Deux espèces de buphages, gros comme de belles grives européennes, suivent les antilopes, accrochés à leurs flancs par des serres fines, longues, recourbées, et très aiguës. L'une pratique beaucoup les troupeaux de bœufs domestiques peuls, aussi bien que les antilopes. L'autre, *Buphagus africanus*, de mêmes taille et forme mais non de même plumage, fréquente les buffles, et les hippotragues solitaires. Les deux débarrassent les antilopes des tiques et autres parasites dont elles sont abondamment pourvues. Ils parviennent à rester solidement accrochés même sous le ventre d'une antilope au galop.

De temps en temps, des étourneaux, des merles métalliques et même des guépiers imitent les buphages et sont tolérés par les antilopes. Ils sont cependant beaucoup moins bien équipés pour ces occupations passablement acrobatiques, et, souvent les antilopes les chassent à coup de tête et de pied parce que trop bruyants et turbulents.

Comme les buphages cependant, ils accompagnent les herbivores en tous terrains.

Le grand calao d'Abyssinie est certainement une des plus remarquables parmi les compagnons ailés des grands quadrupèdes sauvages. Il jouit de la faveur de presque tous les animaux de brousse, bon nombre de fauves y compris. Il épouillerait lui aussi ces grands animaux. A la vérité je ne l'ai jamais vu faire. Il y a cependant un lien étroit entre lui et eux, puisque le chasseur africain se sert

couramment de lui comme leurre pour approcher toutes sortes de grandes bêtes et surtout les antilopes. Le chasseur fixe au-dessus de son front la tête desséchée et une imitation du cou du calao, imite son port, sa démarche et sa couleur aux heures de sortie que l'oiseau pratique habituellement, et réussit ainsi à approcher tellement bien les bêtes qu'il arrive à les toucher de la main. En vérité, il y faut une très longue patience, des genoux et des mains peu fragiles, car on marche à quatre pattes, et ne pas craindre les coups de soleil. Mais je m'en

suis servi et ai pu constater l'excellence des résultats de ce procédé. Il réussit aussi bien avec de nombreux oiseaux : pintades, canards, outardes..., etc.

Les francolins, ou perdreaux africains, et les pintades sauvages cantonnent souvent en grand nombre dans les terrains frais et près des abreuvoirs. Ils servent souvent à celles-ci, d'éclaireurs pour aborder l'eau, ou simplement de témoins audibles à grande distance (comme les grues et les singes) de l'insécurité probable d'un terrain. Car, inquiétés, ils deviennent très criards.

PARTURITION

Les périodes de parturition sont les suivantes :

Mettent bas entre début août et fin octobre : Hippotragues, bubales, damalisques, ourébies et guibs harnachés.

En décembre, janvier et jusque début février : Watterbucks, céphalophes et les fauves.

Novembre est un mois où se produisent des naissances des deux catégories d'antilopes que je viens de définir.

D'une manière générale, les naissances ont donc lieu pendant la seconde moitié de l'hivernage et en saison fraîche (la saison fraîche correspond à peu près à notre hiver européen : décembre, janvier, début février). Cela n'est d'ailleurs pas particulier aux antilopes. Nous l'avons déjà noté pour les grands fauves, et les hippopotames font des petits en novembre ou très peu avant.

La connaissance des dates de mise bas, et donc

d'allaitement et de gestation est fort utile pour avoir une idée juste de la résistance des troupeaux, à l'insolation, à la marche, à la disette... etc., car cette résistance est fonction en 1^{er} lieu de celle des femelles et des jeunes. Ne sont-ils pas les éléments les plus nombreux du troupeau et sa principale raison d'être ?

La détermination des dates de mise bas a été faite à partir de relevés de traces de très jeunes animaux, sur le terrain, ou à vue : jeunes aperçus dans les troupeaux, où individus capturés, rencontre par des tiers qui ne manquaient pas d'en faire mention, de femelles en train de mettre bas. Une femelle d'hippotrague accouchait ainsi en septembre 1950, au beau milieu de la route carrossable Diapaga-Botou, à Nantiaga.

Cependant, ces dates ne sont qu'approximatives et certaines mériteraient plus ample vérification.

SENSIBILITÉ ET RÉACTIONS AUX ÉLÉMENTS D'AMBIANCE

Les antilopes ont constamment à se défendre de phénomènes naturels comme la sécheresse, la pluie, les feux de brousse, l'humidité, les inondations ou à les utiliser suivant leur effet momentané. Elles doivent prendre garde de rencontrer de trop près d'autres êtres vivants comme l'homme, les fauves, les reptiles et les insectes.

L'étude, plus haut, des mouvements d'ensemble et de la sociabilité de chacune des 12 espèces, indique déjà nettement que la réaction générale à tout événement ou toute rencontre dangereuse est la fuite et une très grande mobilité, utilisées cependant suivant des mouvements et des démarches très simples, peu ordonnés et d'une efficacité protectrice relativement minime vis-à-vis de tous les agresseurs.

Quand un troupeau d'antilopes, ou un de ses éléments isolés, fuit effrayé, on est à peu près assuré, si l'on continue sa poursuite, de le retrouver quelque part dans une zone périphérique toujours la même pour une époque déterminée. Mais, à l'intérieur de ce périmètre on ne peut presque jamais prévoir

le tracé exact des évolutions des antilopes effrayées. Pour une direction initiale de fuite donnée, elles ne pratiqueront pas comme le buffle tels repères topographiques, ou si elles le font, l'ampleur des détours qui les y mènent quelquefois, permet de penser que ces repères ne sont pas spécialement recherchés. Le rythme, la rapidité et la portée de la fuite ne sont pas du tout les mêmes non plus. Les signaux d'alerte manquent généralement de discrétion : cris fréquents et sonores, marche bruyante, mouvements très voyants. Chaque espèce y met des modes différents mais ce principe reste valable pour toutes.

Cela dénote chez l'antilope un mode de perception, c'est-à-dire des sens, et un tempérament bien différents de ceux du buffle, outre une aptitude beaucoup mieux marquée aux déplacements rapides et fréquents.

A en juger par les gestes et attitudes qu'elles provoquent, les facultés sensorielles des antilopes peuvent se classer comme suit, en ordre progressif d'acuité et d'efficacité : ouïe, vue, odorat.

L'ouïe.

L'antilope isolée remarque très facilement un bruit lointain, même minime pour une oreille humaine : bris de branchette sèche, galop d'un troupeau lointain, cri d'alerte d'un oiseau à très grande distance... etc. Un bref arrêt dans ses occupations actuelles, un haussement de tête et les oreilles braquées accusent cette sensibilité. Mais les douze espèces éprouvent incessamment le besoin d'éternuer, siffler, tousser ou aboyer, chacune à sa façon, sitôt qu'une émotion quelconque les frappe. Souvent même il n'y a pas de cause apparente.

Le pas lui-même est assez bruyant si le terrain est tant soit peu dur ou l'herbe dense et sèche. On perçoit le trot et le galop de très loin, même pour un isolé.

Dans un troupeau, l'antilope est donc très gênée par les nombreux bruits que font ses compagnes pour entendre ceux des alentours. L'efficacité de l'ouïe est donc réduite à peu de choses aussi bien quand l'animal est seul que lorsqu'il est en troupeau, par divers bruits qu'il fait lui-même.

Les bubales, les hippotragues, les damaliques et quelquefois les Watterbucks, « éternuent » dès que quelque chose commence à les inquiéter ou sous l'effet de toute autre émotion. Cela ressemble au son produit par les lèvres d'un cheval ou d'un âne qui s'ébroue. L'éternuement bref et unique est en général le prélude d'une fuite assez rapide. Un chasseur relève facilement ce cri à 20 ou 30 mètres. En troupeau, plusieurs individus de suite le réitérent. S'il est un signal d'alarme son opportunité devient donc douteuse. Les coqs de Buffon et *redunca* poussent un sifflement de gorge assez strident dès que n'importe quoi les émeut vivement et pour battre le rappel. À bon vent, en ambiance par ailleurs relativement calme, on les entend de plusieurs centaines de mètres.

Les *cephalophes* et la gazelle poussent une brève toux légèrement sifflée et de quelques dizaines de mètres de portée.

Le guib aboie littéralement, de manière très rauque et parfaitement audible à une cinquantaine de mètres, en une seule émission de voix ou à 3 ou 4 reprises successives devant une surprise violente.

Ces trois dernières espèces sont cependant beaucoup plus sobres en fréquence de cris que les premières.

Le Watterbuck en troupeau produit en outre une espèce de grondement sourd qu'on peut percevoir à une trentaine de mètres. Il ne le fait cependant que quand le troupeau est tranquille. Les femelles poussent de temps en temps un petit meuglement très discret pour appeler leur petit. Il ressemble beaucoup à l'appel proféré par les vaches domestiques en pareil cas, et ne s'adresse qu'aux faons, c'est un son très bref, sourd et d'une seule émission

de voix. Certains chasseurs l'imitent pour arrêter un troupeau en marche, ou même faire venir des adultes à la suite des faons.

Chez les *cephalophes* et les gazelles apprivoisés on relève aussi un petit chevrottement très peu sonore. Il s'entend à trois ou quatre pas de la bête, au plus, et semble un signe de satisfaction ou de reconnaissance.

Il est rare qu'une antilope dérangée détaille sans produire un de ces cris. Plus elle est de grande taille, moins elle est discrète par conséquent, puisqu'à celui de sa voix se joint un bruit proportionnel des battements de pieds.

En un mot ces animaux ont une ouïe très moyenne et le monde sonore leur sert beaucoup plus à renseigner leurs voisins, qu'à leur bénéfice particulier.

Celui-ci n'est cependant pas inexistant, puisque, nous l'avons déjà vu ailleurs, les cris d'animaux d'autres espèces, voire des oiseaux, sont soigneusement notés et mis à profit, sans intervention de la vue ni de l'odorat.

Les sons ont donc une très grande importance pour les antilopes, mais hélas, d'une manière souvent négative.

La vue.

Elle paraît également bonne chez toutes les espèces d'antilopes du pays. Quand la disposition du terrain et la répartition des végétaux le permet, une antilope décèle une présence animale à plus de 300 m, si l'animal bouge. Aux époques où la chasse bat son plein depuis quelque temps déjà, on voit souvent les grandes antilopes détaier alors que l'observateur en est encore à 300 ou 400 m et sous leur vent, sans que d'autres animaux aient manifesté la moindre émotion dans les environs. On fait facilement cette expérience sur les grandes plaines d'inondation où l'herbe est courte et les arbres rares.

Dans les zones de chasse peu courues des hommes et dans celles de protection totale, un homme assez sobre de mouvements remarquera facilement que son apparition ne provoque pas nécessairement la fuite des antilopes, si celles-ci ne peuvent enregistrer son odeur ou des bruits inquiétants de sa part, et sont par conséquent, obligées de s'en référer uniquement à leur vue. La plupart du temps la forme des objets vus paraît ne pas leur fournir une identification précise. Il y faut le mouvement. J'ai eu très souvent l'occasion de me trouver, volontairement ou de manière imprévue de ma part, à quelques pas soit d'isolés, soit de troupeaux comptant jusqu'à cent cinquante têtes de tous sexes, espèces et âges, en terrain bien dégagé et en pleine vue des animaux. Ils s'immobilisent face à l'arrivant, et le regardent intensément de très longues minutes, s'il prend soin lui-même de ne pas

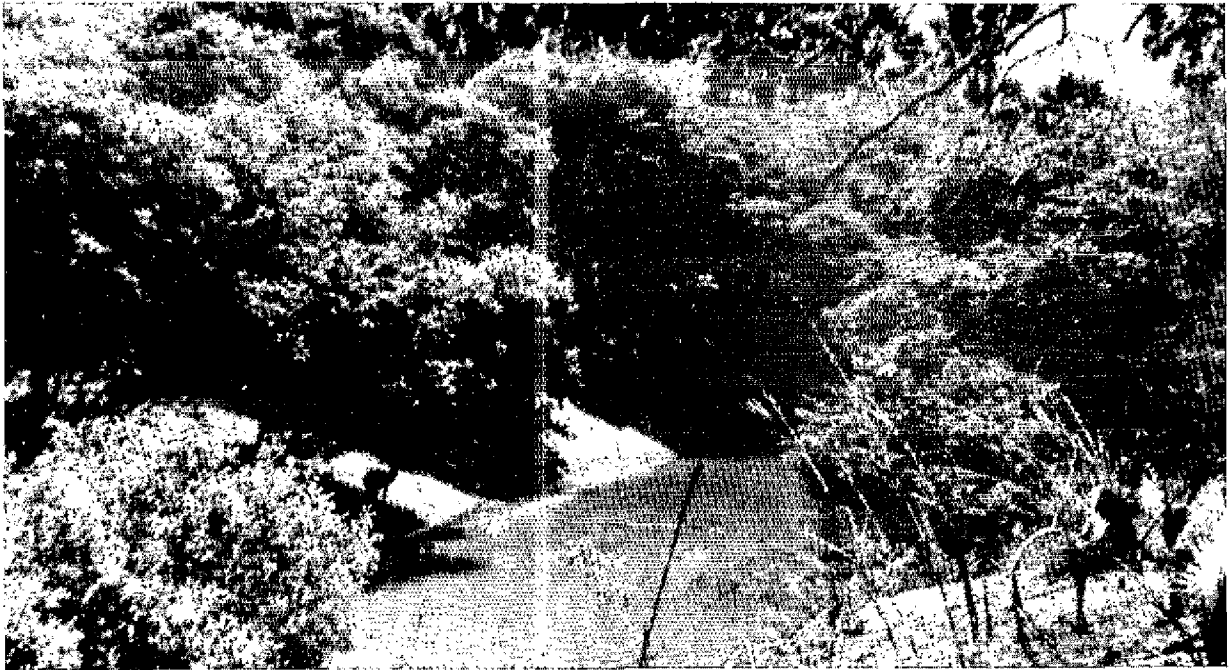


Photo Boy.

Cob Defassa venant boire à la Pendiari.

faire de bruit inquiétant, d'être sous le vent des antilopes, *et de ne pas faire de mouvement brusque*. La station debout, si caractéristique de l'homme, ne frappe pas brusquement leurs sens. Leur départ final doit dépendre à mon avis de la perception de mouvements minimes tel que le cillement des yeux, et surtout de l'instabilité du vent.

Ce qui impressionne l'œil des animaux le plus efficacement, de la part de l'homme, est la marche, le mouvement debout. Odeur et parole ou cris mis à part, l'antilope ne peut l'identifier qu'à son allure de progression.

Le buffle lui-même identifie beaucoup moins facilement une forme immobile qu'une forme en mouvement. Mais d'après la rapidité de ses réactions défensives, il discerne beaucoup plus vite que l'antilope la vraie provenance du mouvement.

Si elles ne sont pas affolées par des poursuites incessantes de la part des hommes, les antilopes marquent tout d'abord une simple attention à toute agitation perçue par leurs yeux. Un certain laps de temps s'écoule ensuite avant qu'elles concluent au danger éventuellement. Seule une attaque visuellement très nette peut provoquer une réaction défensive immédiate : le mouvement ne les effraye pas par lui-même, mais il est seul à permettre l'identification utile des autres êtres vivants par l'optique, à l'exclusion fréquente des silhouettes.

Si elle existe, comme je le crois en un certain sens, l'efficacité réelle des talismans d'invisibilité des chasseurs autochtones, constituerait une preuve de

ce que je viens d'affirmer. Absolument certain des effets de son talisman, s'il en a un, le chasseur indigène garde devant les bêtes qu'il poursuit (ou qui le poursuivent quelquefois) une assurance physique totale, une apparence normale et non inquiétante pour l'animal chassé.

Dans l'approche au calao, gibier et chasseur bougent constamment pendant de longues heures de suite quelquefois, et en plein champ visuel l'un de l'autre. Le gibier ne « réalise » pas la bizarrerie d'assemblage d'une encolure et d'une tête de calao à une forme quadrupède. (Le chasseur progresse à quatre pattes, sur ses genoux et ses mains). L'ouïe et l'odorat n'entrent pas ici en ligne de compte : le chasseur a pour règle primordiale, surtout en ce genre d'approche, de ne pas faire de bruit et avant tout de se tenir sous le vent du gibier.

Jusqu'à 20 ou 30 m de la bête ou du troupeau, l'approche reste facile à la lenteur de progression près. Ensuite les animaux visés marquent une attention plus soutenue aux gestes de l'étrange oiseau. Si la manœuvre est bien faite ils se bornent à le manifester en levant plus souvent la tête pour regarder en de brefs coups d'œil et se remettent à leur occupation précédente. On arrive ainsi à les approcher le plus souvent à quelques pas, et, parfois à les toucher. Même de si près la bizarrerie de la silhouette ne les émeut pas. Mais qu'un soupçon de faute se glisse dans le port de la parure de tête du chasseur, ou une hâte à peine exagérée, voire une faute de rythme dans ses déplacements et ses gestes les animaux fuient aussitôt à grand train.

L'étude du mouvement des êtres voisins reste donc aussi poussée en nuances, de la part des antilopes, que la forme extérieure leur indiffère en elle-même.

Dans le grand flat sans arbres de la Bonkongou, au bord de la Pendiari, au temps où l'on y chassait encore beaucoup, j'ai pu en rampant 1/2 heure ou 3/4 d'heure arriver à une dizaine de mètres d'un troupeau de 150 bubales, Watterbucks et cobs, et là, me suis mis debout complètement mais avec lenteur. J'ai largement eu le temps de les compter un à un, puis ai crié, sifflé et parlé à pleine voix sans provoquer d'autre réaction qu'un recul de 3 ou 4 pas de quelques animaux qui revenaient aussitôt vers moi. Ils répondaient par les leurs à mes manifestations sonores et étaient toujours à mon vent. Cela se passait en plein après-midi. Les herbages venaient d'être incendiés. Le soleil était haut sur ma droite et devant (janvier 1951).

J'ai fait plusieurs fois la même expérience, jusqu'à une trentaine de mètres l'approche est toujours relativement facile, à toute heure du jour.

Les facultés visuelles de l'antilope paraissent finalement plus efficaces que son ouïe, mais bien moindres que celles des buffles, des fauves et des hommes.

Ces deux derniers sont cependant ses pires ennemis.

L'odorat.

Souvent un coup de fusil tiré sur des antilopes d'un endroit sous leur vent, sans être accompagné d'autres bruits par le tireur, ne suscite chez ces animaux qu'une attention plus marquée par le port de tête dans leurs regards sur les environs. Surtout s'il n'y a pas de blessé la réaction de fuite peut venir très tard après la détonation.

Par contre en l'absence de tout renseignement optique ou acoustique, l'antilope comme tant d'animaux sauvages, fuira immédiatement à l'odeur de l'homme, s'il est à proximité dangereuse, ou marquera tout au moins une agitation et une inquiétude très nette, s'il s'avère assez loin encore. Cette odeur peut être captée à des distances souvent supérieures à la portée de principe de perception optique ou acoustique. Les grands flats d'inondation en fournissent très facilement la preuve.

Dans le même cas de silence et d'invisibilité, l'odeur de tout autre animal qu'un fauve n'amènera pas de mouvement d'inquiétude chez les antilopes.

Toutefois, si la portée linéaire de leur sensibilité aux effluves apportées par le vent, peut atteindre de grandes distances, la direction et la violence relative des brises, limite la perception olfactive à un secteur seulement de l'horizon.

L'odorat revêt une telle importance pratique dans

les procédés de défense des antilopes, que la première notion dont tient compte n'importe quel chasseur ou braconnier en tous temps et tous lieux de ce pays, est de veiller surtout à ne pas entrer au vent des bêtes. Il sait trop bien que l'odorat est dernier juge de toutes les émotions sensorielles des antilopes comme de tant d'autres bêtes sauvages et que les décisions qu'il leur inspire sont rapides et trop bien formées.

D'ores et déjà, l'inventaire rapide des trois modes de perception que nous venons de voir, indique chez l'antilope, une grande impuissance vis-à-vis de bien des menaces. Les armes à feu dépassent la plupart du temps la portée d'efficacité de ces sens. Le lion et les autres fauves savent parfaitement marcher sous le vent, se dissimuler et ne pas faire de bruit, au moins aussi bien que l'homme.

Chaque organe de perception, a beau agir en collusion avec les autres en toute occasion favorable: le résultat final reste peu efficace.

Une curiosité très marquée, vient encore aggraver les défauts relatifs des sens chez l'antilope. Toute présence d'une nouveauté intrigante et dont le danger n'est pas très clairement et immédiatement perceptible, les fixe d'abord immobiles et tête haute, face à elle pour quelques secondes au moins, voire plusieurs minutes. Nous l'avons déjà constaté pour un coup de feu isolé. L'immobilisation subite et totale d'un être qui marchait à découvert peut aussi en être cause, ou bien certains appels brefs et secs du chasseur.

Si, au bout de quelques instants plus ou moins longs de cette contemplation, aucun élément nouveau, n'a clairement signifié le caractère dangereux de cette présence détectée à vue ou à l'oreille, l'antilope, souvent s'en approchera à petits pas. L'ourébie, les céphalophes, le guib harnaché et la gazelle y ont beaucoup moins tendance que les autres espèces plus grandes.

Toutes ces attitudes et ces gestes de curiosité s'accompagnent évidemment de multiples toux, éternuements... etc.

Appeler cela de la curiosité, revient à lui donner un sens actif. Peut être n'est-ce au fond, qu'inertie mentale ou sensorielle. Le damalisque par exemple, et, parfois, aussi les bubales ou l'hippotrague, ira jusqu'à contempler sans bouger de place, la chute de ses compagnons de harde sous les coups d'un chasseur.

L'isolé est plus sujet à ce genre de manifestation que les animaux de troupeau: ceux-ci bénéficient d'informations plus rapides en observant les réactions de leurs compagnons qui, forcément répandus en directions très diverses par rapport à un objet d'observation inquiétant, contrôlent un champ très étendu, au bénéfice immédiat de chaque individu du troupeau.

Suite de cet article dans un prochain numéro.